



LA VIE INTELLECTUELLE EN RUSSIE⁽¹⁾

VSEVOLOD IVANOV

On a surnommé Vsevolod Ivanov « le nouveau Gorki ». Sans contester l'importance de son œuvre et la vigueur primesautière de son talent, je ne trouve pas que cette comparaison soit juste. Gorki a fourni une longue carrière qui n'est point finie. Vsevolod Ivanov débute. C'est un jeune ; ses premiers contes ont paru depuis la Révolution. Gorki est un des maîtres de la langue littéraire russe. Le style de Vsevolod Ivanov est en pleine formation. Gorki est monté des bas-fonds de la société, qui l'ont à jamais marqué de leur empreinte. Gorki a vécu la profonde misère humaine qu'il a dite. Vsevolod Ivanov est un jeune intellectuel sibérien qui a surtout observé ceux et ce qu'il décrit. Ici la différence entre les deux écrivains me paraît essentielle. De telles comparaisons d'ailleurs ne peuvent qu'être déplorablement arbitraires. Mais le mot est lancé. Il atteste quel a été le succès de Vsevolod Ivanov. C'est pourquoi je l'ai noté.

Vsevolod Ivanov appartient à la demi-douzaine de nouveaux écrivains russes dont l'œuvre ajoute au patrimoine intellectuel de la Révolution russe, et, davantage encore, de l'Europe actuelle. On la traduira quelque jour. On la découvrira comme on a découvert jadis Gorki ou Andréiev, comme on découvre maintenant, peu à peu, en France, notre grand Anton Tchekhov, si dépassé par la Russie nouvelle. On s'apercevra alors qu'au temps où l'un des peuples les plus cultivés de la vieille Europe nourrissait ses loisirs de Henri Bordeaux, de Bourget, de Pierre Benoit, de Victor Margueritte, des jeunes hommes venus de la steppe sibérienne, dans les trains pouilleux de la guerre des paysans, vers les vieilles tours ouvragées du Kremlin, enrichissaient les lettres européennes de leurs livres un peu frustes, mais lourds de vie et de pensée, lourds comme des lingots massifs de bon métal...

(1) Je reprends la série de ces chroniques que des tâches plus urgentes m'ont empêché de continuer pendant plusieurs mois. Les lecteurs de *Clarté* qui désireraient situer le présent article dans l'ensemble de ces chroniques voudront bien se reporter aux études parues dans *Clarté* en 1923. Les trois dernières traitaient du *Nouvel écrivain* et de la *nouvelle littérature*, de Boris Pilniak et de I. Lebedinsky. J'espère donner dans celles qui suivront quelques vues d'ensemble et une documentation critique précise sur les principaux aspects de la vie intellectuelle en Russie rouge. — V.-S.

Vsevolod Ivanov est l'auteur de plusieurs longues nouvelles : *Le train blindé n° 14-69*, *Les Vents colorés*, *Les Partisans*, *Les Sables bleus*. Au total, trois volumes. Il va publier un nouveau roman. Jusqu'à présent, il n'a traité que des sujets invariablement empruntés à la vie des paysans sibériens pendant la guerre civile. Il a écrit la *Chanson de gestes*, des partisans rouges qui ont fait leur révolution sur un territoire de plus de douze millions de kilomètres carrés (vingt-quatre fois la France), malgré la trahison d'un grand parti socialiste (le Parti socialiste révolutionnaire), malgré le gouvernement de réaction de l'amiral Koltchak, malgré les interventions tchécoslovaque, américaine, française, japonaise.

Quand on lit Vsevolod Ivanov, on a comme la sensation d'être emporté par un express au travers des steppes russes. C'est au printemps, après la fonte des neiges. Partout l'espace : des couleurs vives et douces, bleus purs du ciel, blanc pur des nuées, vert pur des prés, brun mat des terres, argent pâle des bouleaux, tons chauds des sapins au soleil. La poitrine se dilate ; on voudrait pouvoir respirer davantage. On a les yeux grisés de simples couleurs, l'âme éivrée d'espace. Et quand le train s'arrête, on rencontre à la station qui n'est qu'une maison en gros troncs de sapin perdue dans la plaine, un vieux moujik, à la barbe en broussaille, qui parle, à voix lente, de vérité. On se souvient tout à coup des grandes cités, des journaux, des gens spirituels, des gens de lettres, de toutes ces hypocrisies raffinées de toutes les basses, les odieuses petites choses qui monnaient la vie, de la chasse à l'argent — et l'on a la soudaine révélation d'un autre visage de la vie.

Elle est intense, cette révélation, à toutes les bonnes pages de Vsevolod Ivanov. Surtout parce qu'il nous met en contact avec un type d'hommes, qui est sans doute un des plus grands, un des plus sains de ce temps : le paysan de Sibérie.

Les livres de Vsevolod Ivanov présentent d'abord, surtout pour le lecteur occidental, un gros intérêt documentaire. La vie du petit village sibérien, du campement Khirgize, de la steppe, de la cité perdue dans la taïga (brousse), la spontanéité irrésistible du soulèvement des gens de la terre sibérienne contre la réaction blanche en 1918, observée sur place, dans de menus faits dénués